

**NOTES DE LECTURE dans *Etudes Littéraires Africaines***

**Léïla SEBBAR - LA JEUNE FILLE AU BALCON, Paris, Le Seuil, février 1996, 153p.**

Second recueil de nouvelles de L.Sebbar. La nouvelle d'ouverture et de fermeture se passent en Algérie, les quatre autres, en France.

Les deux nouvelles "algériennes" choisissent des adolescents au profil assez commun, sans doute pour souligner leur représentativité. Que la jeune fille d'un quartier populaire algérois vive les événements de l'Algérie actuelle sans y être impliquée vraiment ou que le jeune homme, fils de harki, s'y implique puisqu'il est un des "terroristes" intégristes, l'impression que laisse la narration, est celle d'une duperie : les "petits" ont été et sont trompés; la guerre qu'ils font, ils n'en sont aucunement responsables. Des forces supérieures agitent le monde sans que le "petit peuple" comprenne vraiment ce qui se passe mais en étant complice, par résignation ou par frustration, des " combattants " de Dieu.

Autour des personnages, la narration concentre tous les petits faits ou anecdotes que presse et témoignages sur l'Algérie ont rendu familiers , en préservant l'écriture d'une émotion particulière. Dans les quatre nouvelles centrales, L.Sebbar retrouve un espace qui lui est plus familier, celui de l'immigration maghrébine en France, autour de motifs déjà explorés, la photographie, le vêtement oriental, les cités dortoirs, les contradictions de l'éducation des filles.

Plus encore que dans les romans, l'écriture de Sebbar cherche "un degré zéro" pour laisser parler un réel dont elle choisit nécessairement les signes malgré sa volonté d'effacement et de jeu systématique sur les oppositions binaires et les stéréotypes (noms des lieux, noms des personnages, opposition des scènes, détails vestimentaires et objets choisis, croyances et superstitions des gens "simples" etc...) qui pourraient avoir, comme dans les contes, une fonction d'économie pour orienter le lecteur vers le message essentiel de la nouvelle. Mais, bien souvent, la linéarité et l'atonie apparente des textes empêchent un investissement profond de l'imaginaire et donnent l'impression de rester à la surface des réalités observées.

**Isabelle EBERHARDT et Victor BARRUCAND, DANS L'OMBRE CHAUDE DE L'ISLAM, Actes Sud, Babel, "Terres d'aventure", 1996 pour la présente édition.**

Ceux qui s'intéressent au Maghreb littéraire tireront le plus grand profit de cet ouvrage ancien, d'une grande originalité. Les textes d'I.Eberhardt retiennent moins souvent l'attention que sa vie tumultueuse. C'est regrettable et cette réédition nous le rappelle judicieusement. L'ouvrage a été publié une première

fois, chez Fasquelle en 1906. (Il a été réédité en partie dans les *Oeuvres Complètes* d'I.E., Tome I, *Ecrits sur le sable*, chez Grasset en 1988, sous le titre "Sud Oranais", pp.223 à 300, allégé de toutes les interventions de V.Barrucand, alors que la collaboration des deux écrivains est très significative). Cette réédition, en format de poche, est très utile car elle nous plonge dans le contexte d'une époque où il n'était pas facile de publier cet écrivain. A propos de ces textes, V.Barrucand parle de "nouvelles" et précise que c'est lui qui a donné le titre d'ensemble. Plutôt que de nouvelles, nous préférons parler de courts essais, de méditations et de scènes de moeurs et coutumes, fréquentes et prisées à l'époque. Ce sont des notes de voyage qu'I.E. rédige tout au long de ces mois qu'elle passe dans le Sud-Ouest algéro-marocain, durant l'été 1904, dans la zaouïa Zianya du Marabout Sidi Brahimould Mohamed, lieu de repos (elle a de fortes crises de paludisme qui l'obligeront finalement à retourner à Aïn Sefra où elle meurt), lieu de spiritualité et de recueillement : elle y a écrit quelques-unes de ses plus belles pages. Elle a partagé tous les rythmes pieux de la communauté, "frère" parmi les frères de la confrérie. Le Cheikh Belardj a laissé ce témoignage de son séjour : "Ici, Si Mahmoud fut l'hôte de la maison. Pendant le jour il observait, écrivait, se reposait et au crépuscule parcourait les jardins en compagnie d'un esclave". Au moment où l'image de l'Islam est déformée par l'extrémisme réducteur, il est passionnant de lire ces pages où se manifestent des effets de sa spiritualité. Par ailleurs, le regard d'I.E. sur cette terre coloniale est original et singulier pour le début de siècle.

**Rachida TITAH, *LA GALERIE DES ABSENTES, La femme algérienne dans l'imaginaire masculin, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 1996, 164p***

Cet ouvrage se revendique comme écriture intermédiaire, entre récit et essai, sans prétention scientifique : témoignage informé par un vécu et une culture.

Le projet est original : l'image de la femme qu'il veut faire apparaître n'obéit pas au clivage "classique" entre colonisateurs et colonisés : "Dessinée par le regard masculin, décrite par la parole masculine, l'image féminine dans le miroir présenté au monde est différente, sinon contradictoire, selon que les mains masculines sont familières ou étrangères. Mais dans les deux cas, elles tiennent fermement ce miroir dont l'autre face est résolument niée ou, à tout le moins, voilée (...) chuchotements qui s'éteignent sur les bords aveugles des miroirs confisqués".

Cet essai est organisé en deux parties, tout à fait disproportionnées.

Dans la première, consacrée à la période coloniale, l'essayiste montre comment la femme est doublement "regardée" : par les siens dans ce "patrimoine poético-musical dominé par la parole masculine" (c'est essentiellement la poésie arabe citadine, l'auteur est tlemcenienne, qui est étudiée), et par les autres, peintres orientalistes et ethnosociologues coloniaux. Des éléments d'information sont donnés et des points de vue personnels développés.

Ce second aspect domine dans la seconde partie, -les quarante dernières pages-, consacrée à la période actuelle où les questions sont posées sans que les réponses

soient nécessairement trouvées car le vécu dont il est question est "en devenir". L'essayiste passe du domaine pictural (Baya, Issiakhem, les nouveaux peintres algériens) au domaine musical, celui de la chanson (chansons sentimentales, persistance du Chaâbi et du Hawfi, émergence du Raï). Mais surtout, elle traverse de nombreuses questions qui agitent la société algérienne depuis l'indépendance et qui ont pris une acuité particulière depuis 1988 et 1992 : l'émancipation des femmes, l'enfermement, l'évolution de l'habitat, le refuge dans la foi religieuse pour lutter contre l'angoisse du changement et de la précarité, l'islam et l'islamisme, le voile, les associations de femmes, etc... Il semble que cette seconde partie soit plus profitable si on la lit comme le point de vue-témoignage d'une Algérienne née en 1939 et qui a appartenu à une génération qui a su conjuguer attachement à la culture du pays et ouverture vers la modernité.

**Tassadit YACINE, *PIEGE OU LE COMBAT D'UNE FEMME ALGERIENNE*, Essai d'anthropologie de la souffrance, Paris, Publisud/Awal, Décembre 1995, 213p.**

Itinéraire de Nouara, Algérienne de l'exil, née en 1939 en Kabylie, retracé par une sociologue, spécialiste de la culture berbère qui a enregistré la parole et les poèmes de cette exilée.

Véritable enquête sur le combat qu'a pu mener une femme -qui n'avait ni les armes de l'instruction, ni celles d'un milieu favorisé- pour se libérer de la société patriarcale. C'est "ce jeu de miroirs entre collectivité et procès d'individuation (qui) fascine l'anthropologue".

Document passionnant pour connaître une part totalement occultée de la création féminine algérienne et de la résistance multiforme des femmes de ce pays.

**Assia DJEBAR, *LE BLANC DE L'ALGERIE*, Paris, Albin Michel, décembre 1995, 280p.**

Récit dédié à trois amis disparus, Boucebci, Boukhobza et Alloula pour répondre, dit l'écrivain "à une exigence de mémoire immédiate". Est venu, ensuite, le "désir de dérouler une procession : celle des écrivains d'Algérie, depuis au moins une génération, saisis à l'approche de leur mort". Assia Djébar ajoute qu'il y a eu aussi "recherche irrésistible de liturgie".

Cet ouvrage a été très diversement reçu, provoquant irritation et rejet -absence de pudeur, déformation des faits, mise en scène du "moi"- ou, au contraire, adhésion à ce "chant pour les morts" dont certaines pages sont très belles.

Quelle que soit sa réaction épidermique de lecteur, le livre est à lire pour ses informations, les liens qu'il tisse entre différents acteurs de l'Algérie littéraire et la remise sur le métier de nos "savoirs" et certitudes.

(écrivains évoqués, en plus d'A.Alloula dans l'ordre d'apparition dans le récit: Camus, Fanon, Feraoun, Amrouche, Sénac, Haddad, Mammeri, Kateb, Anna

Greki, Taos Amrouche, Josie Fanon, B.Hadj Ali, Tahar Djaout, Youssef Sebti, Saïd Mekbel ).

**Rachid BOUDJEDRA, *Peindre l'Orient*, Cadeilhan, édition Zulma, coll."Grain d'orage", Octobre 1996, 79p.**

L'écrivain algérien a rassemblé dans cet ouvrage les chroniques sur des peintres, publiées dans *Révolution Africaine* (hebdomadaire du FLN), sous la rubrique "Empreinte digitale", en 1987. Une présentation inédite : "Peindre l'Orient, repeindre l'Occident".

Peintres évoqués : Matisse, Delacroix, Picasso, Paul Klee, Macke, Van Dongen, Gauguin ; et, de l'autre bord... Atlan, Cherkaoui, Benanteur et Khadda.

La notoriété de l'essayiste et les rapports étroits peinture/littérature incitent à tirer profit de ce court essai.

**Rabah BELAMRI, *CHRONIQUE DU TEMPS DE L'INNOCENCE*, Paris, Gallimard, "Haute Enfance", Octobre 1996, 241p.**

Dernière oeuvre de l'auteur, mort en septembre 1995, elle est publiée, à titre posthume, grâce à son épouse, Yvonne Belamri.

Rabah Belamri y renoue avec la veine qui fut celle de son premier écrit, *Le Soleil sous le tamis* (1982) et d'un ouvrage plus récent, *Mémoire en archipel* (1990-1994). Il y conserve sa voix de conteur que l'on entend tout au long de la lecture et qui est audible dans toutes ses fictions. Réalisme, poésie, violence et humour mêlent leurs registres pour donner à lire un récit classique et linéaire, rythme de la plupart des autobiographies, en remontant dans la mémoire individuelle et dans la mémoire collective. Ni manichéisme, ni volontarisme : on avance par touches anecdotiques dans une Algérie d'un passé tout proche, bruissante des prémices du meilleur et ... du pire ! On retrouve aussi cette extrême sensibilité au monde féminin et les mots justes pour exprimer sa proximité vivifiante, autour d'un héros Badr dont on suit le parcours.

La postface de René de Ceccaty offre une présentation sensible et avertie de l'écrivain et la meilleure synthèse, à ce jour, de son oeuvre. Pour revenir à l'ouvrage, il y souligne que "son enfance était au centre de son imaginaire, parce qu'elle libérait totalement sa sensibilité, ses rapports sociaux, son sens critique, sa gaieté naturelle et son angoisse persistante". Il emploie une expression bien choisie pour caractériser son aspect d'autobiographe, celle de "pédagogue non institutionnel".

**Lotfi AKALAY, *LES NUITS D'AZED*, Le Seuil, mai 1996, 189p.**

Premier roman de ce journaliste, il se présente ouvertement comme une parodie des *Mille et une nuits* avec les deux frères, Kamal et Kamil et les deux épouses adultères. Une parodie avec une transposition dans le Maroc contemporain.

Kamal, nouveau Shahriar décide d'épouser chaque jour une nouvelle femme et de la répudier au matin. La nouvelle Shahrazad entre en scène sous les traits d' Azed, fille de l'associé de Kamal : aussi audacieuse que son illustre ancêtre, elle se lance dans l'aventure du mariage périlleux, ayant une stratégie comparable à celle de son aïeule !

Cette ouverture, bien enlevée, légère et paillarde, laisse place subtilement à un voyage désopilant et décapant dans la société marocaine d'aujourd'hui à travers l'histoire de Mokhtar qu'Azed raconte, chaque nuit, à son époux pour le détourner de la répudiation du matin ! Quand le sarcasme risque de tourner au vitriol, une pirouette de la narration allège le ton et nous remet dans la galledjade jusqu'à la sentence finale : "La loi est juste, il faut quatre femmes pour supporter un homme". Une défense très masculine de l'émancipation de la femme mais qui n'est pas sans intérêt!

Sous l'apparence d'un conte libertin sans détour, se lit un autre récit écrit de manière alerte, véritable antidote contre l'ennui. Ce récit, à la fois léger et profond, change des romans maghrébins d'une tragique tristesse et d'une gravité souvent pesante.

---

### **LA LITTERATURE ALGERIENNE en recueils collectifs et en numéros spéciaux**

---

La situation de crise tragique que vit l'Algérie depuis 1992 et l'accélération de la dégradation de la situation interne du pays par le recours à la violence, ont suscité de nombreuses publications, en France. Nous signalons les plus importantes.

**\* Octobre 1995, "Algérie, l'exil intérieur", *SUD*, revue trimestrielle littéraire, Marseille, 272 p. dont 225 p. pour l'Algérie.**

Le projet de ce "Hors série 1995" a été de réunir les textes et les contributions graphiques d'écrivains ou de peintres "frappés par l'anathème du bannissement et ballottés dans les cahots de l'exil". Le projet a été coordonné par Jean Claude Xuereb qui précise :

"Ceux qui, par vagues successives, ont dû quitter ou quittent encore l'Algérie, ceux qui veulent y rester même exilés ou morts en sursis, ceux qui y succombent à la violence totalitaire, partagent une semblable vision d'inaliénable beauté de leurs lieux d'enfance et de jeunesse".

Le recueil s'ouvre sur les textes et les poèmes de deux écrivains assassinés, Tahar Djaout et Youssef Sebti et d'un écrivain qui a mis fin à ses jours en 1988, jeune poète de langue arabe, Abdallah Boukhalfa. Viennent ensuite, en trois sections : "Une longue mémoire", "Intermèdes" et "Pour que vive le présent", des textes d'écrivains consacrés, moins connus ou inconnus, en langue arabe (traduits) et en langue française, des textes des différentes communautés d'Algérie, d'hommes et de femmes, d'aînés et de plus jeunes : vingt huit écrivains parmi lesquels Jules Roy, Jean Pélégri, Mohammed Dib, Louis Benisti, Jamel Eddine Bencheikh, Amin Khan, Zineb Laouedj, Rabah Belamri... Textes inédits à lire en complément des oeuvres déjà familières ou introduction à des oeuvres à venir.

**\* Novembre 1995, ALGERIE, textes et dessins inédits, aux Editions Le Fennec, Casablanca, 115p.**

Très belle réalisation collective du "Comité des intellectuels maghrébins et français d'origine maghrébine" créé, à Paris, en janvier 1995.

Ce livre "offrande" est fait de créations réunies par Leïla Sebbar et Rabah Belamri. Il comporte trois sections : "Poésie" avec R.Belamri, J.E.Bencheikh, T.Ben Jelloun, Mohammed Bennis, Mohammed Dib, Moncef Ghachem, Zineb Laouedj, Amina Saïd - "Fictions" avec A.Benhedouga, A.El Madini, N.Farès, Malika Mokeddem, Leïla Houari, A.Meddeb, Leïla Sebbar et Habib Selmi - "Chroniques" avec Tahar Bekri, Mohammed Berrada, Assia Djebar, Salim Jay, Abdellatif Laâbi, Waciny Laredj. Entre les textes, des dessins et des compositions picturales.

Les auteurs retenus dans ce recueil sont tous connus par l'édition d'ouvrages antérieurs. Réunion, pour l'Algérie, de la plupart des noms prestigieux de la littérature maghrébine de langue française et de langue arabe (en traduction) et une grande diversité de tons et d'écritures.

**\* Juin 1996, "L'Algérie des écrivains" dans LA NOUVELLE REVUE FRANCAISE, n°521, 160p. dont 76p. pour l'Algérie.**

Dossier réalisé par Denise Brahimy.

Choix d'un nombre réduit d'écrivains, tous très connus : Rachid Boudjedra, Assia Djebar, Mohammed Dib, Jean Pélégri, Jamel Eddine Bencheikh, Jean Sénac et Rabah Belamri et de deux écrivains inconnus en France, l'un traduit du berbère, Amar Mezdad et l'autre, de l'arabe, Ouassini Laredj. Ces textes inédits pour la plupart, s'ajoutent, avec un bonheur d'écriture inégal, à l'oeuvre de ces écrivains : essais, courtes narrations, poèmes, diversité suggestive d'une part du Maghreb en littérature mais, peut-être, trop peu représentative.

\* **Septembre 1996, *ECRITS D'ALGERIE*, Marseille, Editions Autres Temps, Les écrits des forges, 183p. (ISBN 2 908805 92 8)**

Collectif organisé par Salima Aït Mohamed.

"Onze écrivains algériens témoignent, femmes et hommes pour qui le langage est le dernier rempart de l'intelligence contre la violence, la haine, l'obscurantisme" nous dit la présentation de couverture. L'ensemble s'ouvre par une interview radiodiffusée sur : la Chaîne 2 à Alger (chaîne kabyle) de Tahar Djaout, trois jours avant sa mort. Salima Aït Mohamed, actuellement en France, est une ancienne journaliste de la presse algéroise. C'est ce qui explique le nombre plus élevé que dans les autres recueils "pour l'Algérie" d'écrivains venus récemment d'Algérie ou qui y sont toujours.

Des photos et, en fin de volume, des présentations bio-bibliographiques introduisent les différents auteurs sollicités, au nombre de onze : Noureddine Aba, Salima Aït Mohamed, Myriam Ben, Aïcha Bouabaci, Nabile Farès, Abdelmadjid Kaouah, Zineb Labidi, Zineb Laouedj, Georgette Mecili, Arezki Metref et Chabane Ouahioune.

Comme dans les ensembles précédents, les textes sont d'inégale valeur mais contribuent à élargir notre connaissance de l'Algérie littéraire.

\*\*\*

Ces quatre ensembles ont des caractéristiques en commun : donner à lire une littérature algérienne bilingue (et même trilingue pour la NRF) ; une littérature où les femmes prennent une place de plus en plus importante ; une mise à jour d'une production mal connue qui se diversifie ; un accompagnement presque constant par les créations graphiques et picturales ; le souci, enfin, de conjuguer les voix des écrivains des différentes communautés et de générations successives.

Chaque volume a son intérêt mais c'est incontestablement l'ensemble des quatre recueils qui représente une richesse et qui témoigne d'une littérature algérienne vivante malgré ses difficultés à se constituer en ensemble littéraire homogène, constant et plus préoccupé de construction esthétique que de témoignage.

**EUROPAS ISLAMISCHE NACHBARN**, *Studien zur Literatur und Geschichte des Maghreb*, Band 2, Würzburg, Königshausen und Neumann, 1995 (Avril) , 313p. Herausgegeben von Ernstpeter RUHE.

Première livraison de cette revue en 1992, revue créée par le Pr. Ruhe de l'Université de Würzburg dont les travaux (publications et colloques) représentent un des lieux importants de la critique des littératures francophones en Allemagne. Le volume s'ouvre sur quelques inédits d'écrivains, R. Boudjedra, Assia Djebar et Albert Memmi.



Viennent ensuite les quinze contributions d'universitaires maghrébins, français, allemands et italiens dont six sont en français et neuf en allemand.

-Articles en langue française :

"Situations de l'islam dans *Don Quichotte*", de Abdelwahab Meddeb, texte de 1987, remanié pour le présent volume. L'écrivain et essayiste tunisien y étudie le regard de l'Europe sur l'islam à partir de la création de Cervantès : "c'est hors du mythe, et de ce qu'il engendre (fascination/répulsion) que l'islam est situé dans *Don Quichotte*, comme autre radical certes, mais connu, familier et surtout égal. L'islam appose son irréfragable différence pour que soit l'identité espagnole, catholique, européenne. Il est double occulté qui en structure l'imaginaire".

Giuliana Toso Rodinis dans, "A.Meddeb, R.Llull et Cervantès ; réflexions sur la tolérance et l'entre-deux" étudie, pour sa part, le rapport de l'écrivain tunisien à l'oeuvre de l'écrivain catalan (fin du XIII<sup>o</sup>s.) et à celle de l'écrivain espagnol (fin du XVI<sup>o</sup>s.).

Lucette Heller-Goldenberg étudie le "maintien du patrimoine culturel et (la) modernité dans l'oeuvre de A.Meddeb", cette oeuvre dont on sait la complexité et la difficulté de lecture. Cette recherche de modernité se nourrit d'un retour aux textes anciens revisités et de la traversée de courants contemporains antagonistes.

les quatre autres contributions en langue française portent sur des oeuvres différentes celles de Kateb Yacine, "Deux langues, un discours -Sur l'énonciation interculturelle" de Pierre Van Den Heuvel qui étudie "l'organisation polyphonique de la narration" et l'importance dans "la construction discursive" de la présence-absence de la langue d'origine autre que le français.

Anna Zoppellari analyse *Le Maboul* de Jean Pélégri entre autobiographie et mythe; Roberta Toffanin, le personnage de Raho Aït Yafelman de *Naissance à l'aube* de Driss Chraïbi, publié en 1986. Christiane Chaulet-Achour, enfin s'intéresse aux romans de R.Mimouni et de R.Boudjedra : à leurs rapports à la guerre de libération nationale sur laquelle ils portent un regard iconoclaste à contre-courant du discours officiel sur le sujet.

Dans les contributions en langue allemande, deux articles sont consacrés à Assia Djebar, le premier de Doris Ruhe sur *Ombre Sultane* ; le second, d'Anette Düll, sur le discours autobiographique dans *L'Amour la fantasia*. Erica Sava s'intéresse à l'écriture labyrinthique de *Topographie idéale* de R.Boudjedra, Gunther Verheyen à R.Mimouni. Regina Keil traite de la déterritorialisation des identités chez M.Dib et Azouz Begag, rappelant cette phrase de Dib: "Nous naissons, pour ainsi dire, provisoirement quelque part... C'est peu à peu que nous composons en nous le lieu de notre origine, pour y naître après coup et chaque jour plus définitivement". Susanne Heiler établit un parallèle très suggestif entre les premiers romans picaresques espagnols (Lazarillo, Guzmàn) et les récits de vie marocains écrits ou enregistrés comme ceux de Charhadi, Choukri ou Mrabet. Roland Spiller recherche la part autobiographique dans certaines oeuvres de Tahar Ben Jelloun. Ernstpeter Ruhe propose, enfin, une bibliographie critique des publications sur le Maghreb , en Allemagne, de 1830 à 1914.



Comme on peut le constater à ce simple compte-rendu, nous avons là un recueil riche de suggestions et d'analyses pour les chercheurs en littérature maghrébine.

---

**Pour la littérature algérienne**, événement éditorial de l'année 1996 : la sortie d'une revue littéraire mensuelle : **ALGERIE LITTERATURE / ACTION**  
Marsa Editions, Paris (103 Bd.Mac Donald, 775019, Paris) (ISSN 12709131)

Les objectifs de cette revue sont précis :

-faire connaître et promouvoir la littérature algérienne actuelle, dans les deux langues ;

-publier , dans chaque numéro, une oeuvre intégrale accompagnée de l'interview de l'auteur et d'informations bio-bibliographiques ;

-rendre compte, le plus largement possible, de l'actualité littéraire.

Les trois premiers volumes, disponibles, y ont parfaitement répondu.

Les trois numéros parus sont très utiles pour les chercheurs en littérature algérienne car ils comportent des portraits d'écrivains, peu connus en France et qui n'ont pas bénéficié, auparavant, en Algérie, d'une réelle couverture médiatique ; des entretiens ; de nombreux compte-rendus d'ouvrages (oeuvres de fiction, poèmes, pièces de théâtre mais aussi témoignages et essais) ; en plus de l'oeuvre intégrale, d'autres textes inédits (nouvelles et poèmes).

Numéro 1, mai 1996 : oeuvre intégrale :

Amine TOUATI, *PEURS ET MENSONGES*, 171p.

(pseudonyme de Aïssa Khelladi, journaliste et directeur de la revue)

Le roman raconte la vie d'un journaliste à Alger, obligé de se cacher, donnant l'impression de ne pas savoir de qui il est la cible et finissant dans les geôles de l'Etat. Lorsqu'il est libéré, c'est pour être envoyé en exil. Le roman, essentiellement de témoignage, dans lequel toutefois une certaine recherche esthétique est sensible, juxtapose journal et mémoire demandé par le juge chargé de l'affaire ; il raconte les étapes connues désormais d'une vie algéroise traquée. Dans l'entretien, l'auteur affirme qu'il écrit "pour témoigner contre " lui-même. "C'est ma seule façon d'exister. Pour me défendre aussi. Je suis mis en accusation. Je ne connais ni l'accusation ni l'accusateur. Comme Kafka, je suis dans un vaste tribunal..."

Numéro 2, Juin 1996 : oeuvre intégrale :

Arezki METREF, *QUARTIERS CONSIGNES*, 114p.

Le roman a été commencé au début des années 70, repris, abandonné, repris... Il raconte la malvie d'un homme, le narrateur, qui est en prison. Tous les personnages qui traversent ce récit du désenchantement et de la désillusion sont enfermés dans leurs frustrations et leurs impossibilités d'être. La technique de

narration est celle de l'emboîtement, du manuscrit dans le roman. Le style est fortement influencé par celui de Kateb Yacine ; on y retrouve aussi certains accents de *L'Exproprié* de Tahar Djaout dans l'ancrage-désancrage des faits, la désignation des personnages, par exemple. "J'y ai mis, dit l'auteur, tous les rêves brisés de l'époque -dont on voit les conséquences aujourd'hui-, cette fascination que les gens de ma génération avaient pour l'histoire dont on ne nous servait que la version tronquée, et l'impossibilité de vivre une histoire d'amour".

Il précise aussi qu'il n'y a ni autobiographie, ni invention : le regard du narrateur se veut le reflet de rencontres , de "bribes de destins", de vies et d'impasses.

-Numéros 3 et 4, septembre-Octobre 1996, oeuvre intégrale :

Waciny LAREJ, *LA GARDIENNE DES OMBRES*, (roman traduit de l'arabe ; encore inédit en arabe), 159p.

Un journaliste espagnol, surnommé Don Quichotte à cause de son allure et de son ancêtre Cervantès, débarque à Alger pour retrouver les traces de la vie qu'y mena son aïeul. H'sissen, fonctionnaire au Ministère de la Culture le prend en charge bien que sa présence à ses côtés augmente encore les risques qu'il court déjà personnellement en cette période d'attentats. Nous sommes à Alger, en 1995. Une ville de dépotoirs et de labyrinthes de toutes sortes où le double regard, du narrateur et de l'étranger, enrichit notre connaissance des lieux. "Comprendre avec Cervantès le monde comme ambiguïté, c'est avoir à l'affronter, non comme vérité absolue, mais comme vérités relatives qui se contredisent (...) J'ai toujours eu l'impression d'avoir laissé derrière moi quelques racines, là-bas, en Espagne", dit l'auteur.

Roman sur la ville d'Alger, où se mêlent un humour, parfois tendre, parfois caustique et un ton plus pédagogique -parfois un peu pesant car trop explicatif - pour expliquer la situation actuelle et insérer des informations sur la violence. Il n'y a pas d'autobiographie, étant entendu, toutefois, que la littérature se nourrit nécessairement d'un vécu pour porter fort au coeur d'une vérité ou d'une évidence. Il y a là une oeuvre qui parvient à se détacher du témoignage pour nous inviter dans un imaginaire.

---